

La cause commune

Jean Guéhenno

Résistance Ouvrière n°30, 14 juin 1945, hebdomadaire du Comité d'Étude et de Documentation Économique et Sociale, article en une.

Il est fâcheux sur les hommes d'État chargés de représenter la France, l'Angleterre, l'Amérique aient échangé cette dernière quinzaine des propos aigres-doux et un peu vaniteux. C'est que leur métier est difficile. La vie qui continue tous les jours, les circonstances qui les pressent, les obligent à improviser, et leurs improvisations ne peuvent être toujours heureuses. Et puis, c'est une grande affaire d'improviser sous les yeux de tout l'univers. Comment ne pas hausser la voix ? Enfin, ils représentent toutes les passions de leurs peuples, et elles ne sont pas toute grandes. Mais nul doute que les peuples se reconnaissent mieux et avec plus de plaisir dans les paroles de ceux qui les gouvernent quand ces paroles expriment ce qu'il y a en eux de plus noble et quand elles sont d'accord avec leurs plus hautes espérances. La chamaillerie diplomatique ne parviendra pas à nous rendre ingrats, ni à nous faire oublier tout ce que, ces quinze jours et le 6 juin plus particulièrement, tous les peuples alliés auraient dû, par leurs gouvernements, être appelés à fêter d'un seul cœur, je veux dire la cause commune qu'ils défendent, leur liberté et leur amitié.

Oui si nous étions conscient tous ensemble de ce que nous devons les uns aux autres, et si les gouvernements étaient, comme ils le devraient, préoccupés d'augmenter avant tout cette conscience, le 6 juin 1945 eût été fêté à Paris, à Londres, à New-York, à Moscou, comme la première fête de cette amitié, de cette fédération mondiale qu'il faudra bien finir par instituer. Si les fêtes sont un moyen de créer une conscience commune, il est bon que chaque nation ait des fêtes nationales qui l'aident à connaître son être et à rassembler son cœur, mais il est temps, sans doute, que les hommes d'État organisent des fêtes internationales où toutes les nations reconnaîtraient leur fraternité. Le 6 juin 1945 aurait pu être la première de ces fêtes.

Il ne nous appartient pas de rappeler aux Anglais, aux Américains, aux Russes ce qu'ils nous doivent, quel honneur ce fut pour la France d'être en Europe pour la liberté le dernier ampart et quels sacrifice à la cause commune fut sa défaite même en 1940, mais il nous appartient de reconnaître joyeusement ce que nous leur devons. Cette gratitude réciproque est la condition des temps nouveaux. Il nous faut dire amicalement, tendrement, à toutes les mères de ces garçons qui, qui, le 6 juin 1944, débarquèrent sur les côtes de Normandie, qu'il n'y ait pas, ce jour-là, un seul français qui ne fût bouleversé de joie et de reconnaissance, et comme écrasé par le sentiment de tout ce que ces jeunes hommes, si loin de leur propre pays, venaient courageusement souffrir pour lui. Il nous faut dire loyalement que nous avons très bien que nous ne pouvions plus, hélas ! Nous auver seul, que la France ne pouvait plus sortir toute seule de ses malheurs, et que nous devons notre liberté et notre honneur retrouvés à ces jeunes hommes venus d'Angleterre, du Canada, d'Amérique, d'Australie se battre et mêler leur sang à celui des jeunes français que rien n'avait pu asservir. Mais il ne s'agit pas seulement de nous.

Ce qui éclata à tous les yeux ce jour-là, c'est que tous les slogans nationalistes et vaniteux étaient des slogans imbéciles, qu'il s'agît de « la France seule », de « l'isolement splendide de l'Angleterre ou de « l'isolationnisme américain ». La liberté était une cause unique et commune et elle tait une fois de plus sauvée pour tous les hommes. Personne n'asservissait l'Europe, le monde, la conscience universelle ne le tolérait pas. Le peuple russe pourrait continuer librement sa grand expérience. Il n'aurait plus à craindre la perpétuelle menace d'une poussée germanique vers l'Est. On peut douter si en Allemagne même la joie, ici et là, dans quelques esprits, ne frémit pas. Les canons qui tonnaient du côté de Cherbourg et du Havre leur annonçaient la fin de leur égarement. Il n'est douteux que le 6 juin 1944 ne soit une grande date dans l'histoire des hommes. Sur le souvenir de telles journées se

construira le nouveau monde. Les hommes d'État n'ont guère de peine à exploiter la vanité de leurs peuples. Mais dans cette grande attente où nous sommes, ils n'en auraient pas davantage à mettre en œuvre leur générosité, leur grandeur. Les plus grands aujourd'hui, en fin de compte, les plus efficaces et les plus habiles, seront ceux qui le feront le mieux. Il s'agit de penser à la mesure du monde.